



HAL
open science

”Écrire le désordre monstrueux : l’inceste et la mort annoncée d’Arthur dans la Suite-Huth du Roman de Merlin (ca 1235-1240)”

Anne Martineau Martineau

► To cite this version:

Anne Martineau Martineau. ”Écrire le désordre monstrueux : l’inceste et la mort annoncée d’Arthur dans la Suite-Huth du Roman de Merlin (ca 1235-1240)”. ”Dire le désordre. Actes du colloque international organisé à Lyon, du 28 au 30 mai 2009”, Fabienne Boissieras (dir.), Paris, Classiques Garnier, 2012, coll. “ Rencontres ”, n° 41, p. 209-220., 41, Classiques Garnier, pp.209-220, 2012, 978-2-8124-0878-6. hal-03621531

HAL Id: hal-03621531

<https://hal.science/hal-03621531v1>

Submitted on 28 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Écrire le désordre monstrueux : l'inceste et la mort annoncée d'Arthur dans la *Suite-Huth du Roman de Merlin (ca 1235-1240)*

Anne Martineau
(Université de Saint-Étienne)

Depuis la *Mort le roi Artu* (ca 1230), qui clôt le Grand Cycle du Graal, la fin du monde arthurien porte son nom définitif : la bataille de *Salesbieres* (Salisbury)¹. Découvert, l'adultère entre Lancelot et Guenièvre provoque un déchaînement de passions aboutissant à un carnage. Des cent mille combattants de *Salesbieres*, un seul revient pour témoigner des derniers instants d'Arthur, blessé à mort en combattant l'usurpateur Mordred, son fils, né d'un inceste avec sa demi-sœur. Père et fils se sont entretenus. C'est le point culminant de ce chaos.

Quelque dix ans plus tard, un inconnu écrit une *Suite* au *Roman de Merlin* (dite *Suite-Huth*², pour la distinguer d'une version rivale), dans laquelle il relate les premières années du règne d'Arthur. Il aggrave l'inceste, qui devient un inceste au premier degré, et en fait la cause de *Salesbieres*. En s'unissant à sa « serour germanne » (sa propre sœur), Arthur a commis un *nefandum*³, un acte contre nature si monstrueux qu'il relève de l'indicible et porte en lui-même son châtement : l'engendrement d'un fils dénaturé, d'un monstre : Mordred.

Montrer comment un romancier du XIII^e siècle parvient à dire ce monstrueux désordre, qui est de l'ordre de l'informulable, du *tabou*, mettre en évidence ses outils d'écriture et d'analyse, en tâchant de faire la part de la tradition et de l'innovation, tel est le projet de cette communication.

Nous prendrons pour cela les vingt-deux premiers paragraphes du livre, du péché d'Arthur jusqu'à la prise en charge du roi par Merlin. Nous irons du simple au complexe, ce qui ne nous amènera guère à bouleverser l'ordre des faits.

I. L'inceste, le cauchemar, la chasse décevante

Le début est d'une saisissante rapidité.

Un mois après son sacre, Arthur, qui n'a pas encore dix-sept ans, tient une cour plénière. Faisant sien le regard du jeune roi, point focal de la scène, le narrateur, de toute la foule assemblée, ne montre que la reine d'*Orkanie*, femme du roi Loth et sœur d'Arthur. Elle ignore leur lien de parenté, nul, pas même lui-même, ne connaissant encore les origines du roi. Cette grande dame, d'une extrême « biauté », est venue accompagnée d'une nombreuse escorte, avec les quatre fils qu'elle a eus de son époux, et qu'elle adore. L'aîné, Gauvain, a dix ans.

Les circonstances posées, l'auteur accélère le tempo. En un paragraphe, Arthur passe du respect aux prévenances, puis au désir. Il retient sa sœur deux mois à la cour. C'est quelque part

¹ Chez Geoffroy de Monmouth (ca 1135), Arthur mourait à la bataille de *Camblan* de la main de *Modred*, lequel était son neveu, mais nullement son fils incestueux. « Arthur était profondément tourmenté que Modred lui eût tant de fois échappé ; il poursuivit donc sans retard, jusqu'aux bords du fleuve Camblan, son neveu, qui attendait là son arrivée » (*Histoire des Rois de Bretagne*, traduction et commentaires de Laurence Mathey-Maille, Paris, Les Belles Lettres, 1992, coll. « La Roue à Livres », p. 256, § 178).

² Du nom du bibliophile Henry Huth, dernier possesseur privé du manuscrit l'ayant conservée.

³ Pour la notion de *nefandum*, voir Jacques Chiffolleau : « Dire l'indicible. Remarques sur la catégorie du *nefandum* du XII^e au XV^e siècle », *Annales E.S.C. (Économies, Sociétés, Civilisations)*, 45^e année, n° 2, mars-avril 1990, p. 289-324.

dans cette période que l'inceste a lieu et que le monstre est conçu, sans qu'on sache quand, ni où, ni comment, l'auteur, pour cacher l'acte tabou dans un brouillard, ayant recours à une ellipse.

Ellipse

Li rois vit la dame de grant biauté plainne, si l'ama moult durement et le fist demourer en sa court .II. mois entiers, *et tant qu'en chelui terme il gut a li et engenra en li Mordrec*, par cui tant grant mal furent puis fait en la terre de Logres et en tout le monde⁴.

Il s'agit d'une forme d'ellipse ancienne, permettant d'efficaces raccourcis temporels, et souvent utilisée pour des raisons de pudeur : masquer un pacte de mort, conclu contre un parent (dans la *Chanson de Roland*⁵), un acte sexuel (chez Marie de France⁶). Tout repose sur une subordination de conséquence. L'acte gênant s'engouffre, et parfois disparaît complètement, entre la principale et la subordonnée. Ici, il est prolongé par une intervention du narrateur, qui, anticipant sur les événements, annonce en termes voilés (et d'autant plus inquiétants), ses incalculables suites.

Le récit ne reprend pas immédiatement, le narrateur, pour marteler la leçon, ayant recours à une autre formulation : le pastiche.

Pastiche biblique

Adont conut li freres carneument sa serour et porta la dame chelui qui puissedi le traist a mort et mist a destruction et a martyre la terre⁷.

L'adverbe « adont » en tête de phrase, la symétrie de construction, l'emploi de l'article défini « li », généralisant, l'euphémisme « connaître » pour désigner l'acte sexuel, pastichent le rythme et le style du verset biblique. Avec, en plus, une coloration apocalyptique. Dans les textes annonciateurs de la fin des temps, désordre de la guerre et perversion des liens de parenté vont en effet souvent de pair. Témoin cet extrait de *L'Oracle de la Sybille Tiburtine*, dans sa version du XI^e siècle⁸ (il semble fait sur mesure pour la *Suite-Huth*) :

En ces jours-là, le frère livrera son frère à la mort, le père livrera son fils, le frère s'unira à sa sœur, la méchanceté et le crime des hommes règneront sur la terre⁹.

L'auteur de *La Mort le roi Artu* avait déjà eu recours à ce type de pastiche pour dire l'abomination du duel père-fils à *Salesbieres*, et lui conférer une valeur exemplaire (au sens médiéval du terme)¹⁰.

Reprenant le fil des événements, le narrateur montre la sœur d'Arthur quittant la cour. La nuit même suivant son départ, Arthur fait un rêve. Un cauchemar, où il se voit mourir.

⁴ *La Suite du Roman de Merlin*, Gilles Roussineau (éd.), Droz, Genève, 2006, coll. « Textes Littéraires Français », p. 1, § 2. Nous soulignons.

⁵ « Tant chevalcherent Guenes e Blancandrins / Que l'un a l'autre la sue fait plevit / Quë il querreient que Rollant fust ocis », *La Chanson de Roland*, Cesare Segre (éd.), Genève, Droz, 2003, coll. « Textes Littéraires Français », p. 112, laisse XXXI, v. 401-403. Nous soulignons.

⁶ « Tant i vint Milun, tant l'ama / Que la dameisele enceinta », *Milun, Lais de Marie de France*, Karl Warnke (éd.), traduction et notes de Laurence Harf-Lancner, Paris, Le Livre de Poche, 1990, coll. « Lettres Gothiques », p. 222, v. 53-54). Nous soulignons.

⁷ *La Suite du Roman de Merlin*, éd. G. Roussineau cit. *sup.*, p. 2, § 3.

⁸ Sa première version est syrienne. Elle date du IV^e siècle.

⁹ Claude Carozzi et Huguette Taviani-Carozzi, *La Fin des Temps. Terreurs et prophéties au Moyen Âge*, Paris, Flammarion, 1999, coll. « Champs », p. 132.

¹⁰ « Ainsi ocist le pere le fil et le fil navra le pere a mort », *La Mort du Roi Arthur*, Emmanuèle Baumgartner et Marie-Thérèse de Medeiros (éd.), Paris, Honoré Champion, 2007, coll. « Champion Classiques », p. 438.

Cauchemar allégorique

Il se rêve en position de roi, sur un trône. Au-dessus de lui, une multitude « d'oisiaus ». Tandis qu'il les contemple, stupéfait, arrivent, de l'autre côté du ciel, d'effrayantes créatures ailées :

Et quant il ot veut celle samblance, se li fu avis que d'autre part revenoit avolant uns grans dragons et moult grant plenté de griffons avolant, et aloient parmi le roiaume de Logres et amont et aval. Et partout la ou il aloient argoient canque il encontroient, et apriés iaus ne demoroit chastiaus que tous ne fust ars et destruis, et ensi metoit a gast et a destruction trestout le roiaume de Logres¹¹.

L'Angleterre détruite, le dragon retourne sa rage contre les compagnons du roi, qu'il tue tous. Puis il s'en prend au roi lui-même :

Et lors commenchoit d'aus deus la bataille trop dure et trop felenesse, si avenoit que li rois tuoit le serpent, mais il remanoit trop durement navrés, si que a mourir l'en convenoit¹².

L'allégorie exprime en symboles zoologiques des événements chaotiques facilement identifiables par le lecteur : rébellion de Mordred, bataille de *Salesbieres*, duel père-fils. Elle permet de dire deux désordres majeurs : l'infanticide et le parricide. La technique n'est pas neuve, textes sacrés et profanes y ayant déjà eu recours. De plus, ce rêve est un clin d'œil aux romans arthuriens antérieurs, auxquels l'auteur emprunte à la fois le cauchemar d'Arthur et l'image du « serpent » cracheur de feu pour figurer Mordred¹³. Les « griffons », en revanche, sont une invention à lui. Dans la mesure où ils constituent les troupes du « serpent », leur signification est claire : ce sont les factieux, ralliés à la cause de l'usurpateur. Mais que représentent les « oisiaus » ? Stéphane Marcotte propose d'y voir l'annonce de l'invasion romaine précédant (et permettant) la trahison de Mordred. Il s'agirait alors d'aigles, au sens d'enseignes militaires, transformées par le rêve en vrais oiseaux¹⁴. L'écrivain sait donc que la confusion du rêve procède de ce qu'il opère des glissements du sens figuré au sens réel (ou l'inverse), et il tâche de rendre, par un mot imprécis (« oisiaus »), le flou désordonné de l'expérience onirique, ou le souvenir confus que l'esprit en garde au réveil.

Ce rêve provoque le chaos en Arthur. Réveillé par la « paour », obsédé par ses visions, incapable de se rendormir, il patiente jusqu'à l'aube, puis décide d'aller chasser, dans une tentative éperdue de fuir ses propres démons.

Mais le divertissement tourne court. Lancé à la poursuite d'un cerf, le roi distance ses compagnons, puis tue son cheval sous lui. Il ne renonce pas pour autant, et poursuit l'animal à pied avant de s'effondrer, à bout de forces, sur la margelle d'une fontaine. Pas plus tôt assis, il recommence « a penser a chou qu'il ot veut la nuit en son dormant¹⁵ ».

Méditation près d'une source

Depuis le *Lancelot*, et surtout le *Tristan en prose*, la *fontaine* (source) au cœur d'un bois est un *topos*. C'est le lieu obligé des rencontres, des aventures. Associée à la méditation d'un personnage, elle est symbole de réflexion, de plongée dans les eaux, claires ou troubles, calmes ou bouillonnantes de la psyché. Nous ignorons à quoi ressemble celle-ci, toute sa description

¹¹ *La Suite du Roman de Merlin*, éd. G. Roussineau cit. *sup.*, p. 2, § 3.

¹² *Ibid.*

¹³ Le cauchemar est décrit pour la première fois dans le *Lancelot en prose* (Alexandre Micha (éd.), Droz, Genève, 1978-1983, IX tomes, t. V, p. 221). Il est rappelé dans *La Mort le Roi Artu* (éd. cit. *sup.*, p. 380).

¹⁴ *La Suite du Roman de Merlin* (traduction), Paris, Honoré Champion, 2006, p. 102, note 161.

¹⁵ *La Suite du Roman de Merlin*, éd. G. Roussineau cit. *sup.*, p. 3, § 5.

tenant en ces mots : « une fontaine¹⁶ ». Nous n'avons pas davantage accès aux pensées du roi, devant lequel vont se succéder des « mierveilles » de nature à lui faire douter d'être éveillé.

Il est d'abord rappelé à la réalité par un concert d'aboiements. Sans doute sa meute qui revient ? Arrive une seule et énorme *beste* (« une beste moult grans¹⁷ »). C'est elle qui produit ce tapage. Elle n'aboie pas elle-même, mais porte à l'intérieur de son ventre, « dedens son cors », des « brakés tout vis qui glatissent » (des chiens braques vivants qui aboient¹⁸), avant même d'être nés. Tandis que la *beste* se désaltère, Arthur la contemple, ébahi. Puis elle reprend sa course folle, toujours dans le même tintamarre. Quand le silence revient, le roi se remet « a penser plus qu'il n'avoit fait devant¹⁹ ».

Arrive ensuite, à pied, le chasseur de la *beste* : lui aussi a tué son cheval d'épuisement. Ce qu'il raconte à Arthur l'intrigue tellement que, quand survient un écuyer amenant au roi une autre monture, ce dernier déclare son intention de se substituer à lui dans la quête de la *beste*. Fureur du chasseur, qui, pour finir, s'empare du cheval du roi. Les deux hommes se séparent sur des paroles de défi. Pas plus tôt seul, Arthur « recommenche a penser aussi comme il faisoit autre fie²⁰ ».

Alors, Merlin entre en scène.

II. Merlin, psychiatre et prophète

C'est le mot. Car, même si le lecteur ne le comprend pas tout de suite, c'est lui qui, sachant de quelle confusion Arthur était la proie, l'a attiré là, soit au moyen d'un cerf, soit en prenant lui-même l'apparence de cet animal²¹. Il va tâcher de lui redonner goût à la vie. Son rôle s'apparente ici à celui d'un psychiatre.

Psychiatre

Merlin vient remettre de l'ordre en traduisant en mots, à la place du roi, le désordre horrible de son rêve, qu'il résume en une phrase :

« Tu as veut en dormant ta mort²² ».

Il lui révèle aussi, en termes crus, son inceste et la grossesse de sa sœur :

« Tu as geu carnellement a ta serour germainne que tes peres engenra et ta mere porta, si as engené un fil²³ ».

Enfin, il glose le chaos allégorique de son rêve :

« Sachiés que vous tornerés a dolour et a essil par un chevalier qui est engénrés, mais il n'est encore pas nés. Et tous chis roiaumes en sera destruis, et li preudomme et li boin chevalier dou roiaume de Logres en seront detrenchiet et ochis, et li païs en remanra

¹⁶ « Et li rois est lassés et tressuant ne ne puet en avant, ainz s'assiet sour une fontaine » (*ibid.*).

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ *Ibid.*, p. 4, § 6.

¹⁹ *Ibid.*, § 7.

²⁰ *Ibid.*, p. 7, § 10.

²¹ Merlin est capable des deux. Voir notre article : « La passion et la mort du prophète Merlin dans la *Suite-Huth du Roman de Merlin* », *Formes et difformités médiévales. En hommage à Claude Lecouteux*, Florence Bayard et Astrid Guillaume (dir.), Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2010, coll. « Traditions et croyances », p. 153-168.

²² *La Suite du Roman de Merlin*, éd. G. Roussineau cit. *sup.*, p. 7, § 10.

²³ *Ibid.*, p. 8, § 11.

orphenins des boins chevaliers que tu i verras a ton tans. Ensi remanra ceste terre deserte par les oeuvres de chelui pecheur²⁴ ».

Mais la révélation de l'inceste d'Arthur s'accompagnant nécessairement de celle de sa haute naissance, en tant que « fiex Uterpandragon et la roine Igerne²⁵ », la thérapie, si brutale qu'elle soit, est efficace. D'abord, le roi se « reconforte²⁶ ». Puis l'ambition s'éveille en lui²⁷. Quand, à la fin, Merlin se fait connaître, il lui saute au cou, « tant liés que nus hom plus²⁸ », se disant prêt à croire et à faire tout ce qu'il lui dira.

Or Merlin ne lui a pas tout dit.

Prophète

Car Merlin le psychiatre est aussi Merlin le prophète. À ce titre, il doit veiller à ce que le désordre de *Salesbieres* ait lieu, celui-ci participant d'un ordre supérieur, voulu par Dieu. Comme il le lui dira quelque temps plus tard :

« Ensi estuet que les choses avieignent comme Nostre Sires les a *ordenees*²⁹ ».

Voilà pourquoi il refuse de dire qui est le père du Maudit, et morcèle ses révélations, de manière à empêcher Arthur d'établir par lui-même un lien entre l'enfant né de l'inceste et l'enfant de malheur, que le roi a déclaré vouloir tuer sitôt né.

Pourtant, ce lien, Arthur l'a eu sous les yeux. Il l'a même longuement contemplé : c'est la *beste* venue boire à la fontaine. Pour dire tous les aspects du désordre monstrueux, l'auteur a pris un monstre.

III. Le monstre : la *Beste glatissant*

Inconnu des *Bestiaires*, il est connu de la littérature arthurienne sous le nom de « Beste glatissant » (Bête qui jappe). Elle surgit dans le *Perlesvaus* (ou *Haut Livre du Graal*), revient dans la *Continuation du Conte du Graal* de Gerbert de Montreuil, traverse l'*Estoire del Saint Graal* et le *Tristan en prose* (et continue sa course dans les œuvres postérieures à la *Suite-Huth*³⁰). Le lecteur la reconnaît immédiatement, tout en s'étonnant de la voir survenir si tôt dans la chronologie : un mois à peine après le sacre d'Arthur ? Par sa tradition, elle appartient en effet à la légende du Graal, et donc à la *fin* du règne. Telle est justement la raison invoquée par Merlin pour ne pas dire à Arthur la « verité » de la « Beste » : « Che est, fait Merlins, une des aventures dou Graal³¹ ». Le lecteur, ayant appris entre-temps à se méfier des silences du prophète, comprend qu'il s'agit d'un prétexte. Son attention se reporte alors d'autant plus sur la *beste* que la description qu'en fait l'auteur est singulière.

²⁴ *Ibid.*, p. 12, § 15-16.

²⁵ *Ibid.*, p. 9, § 13.

²⁶ « Lors se reconforte mout li rois de ceste chose » (*ibid.*, p. 8-9, § 12).

²⁷ « Coument ! fait li rois, sui jou dont si gentius hom comme tu dis ? S'il estoit ensi, je ne fineroie jamais ne averoie grammant de repos devant que je avroie mis en ma subjection la gregnour partie dou monde. » (*ibid.*, p. 9, § 13).

²⁸ *Ibid.*, p. 15, § 20.

²⁹ *Ibid.*, p. 31, § 42. Nous soulignons.

³⁰ Notamment *Le Roman de Perceforest*, diverses *Compilations* françaises, et des traductions-adaptations étrangères de la légende arthurienne.

³¹ *La Suite du Roman de Merlin*, éd. G. Roussineau cit. *sup.*, p. 14, § 17.

Désordre zoologique et désordre biologique

Au fil du temps, elle a évolué. Symbole christique et eucharistique dans le *Perlesvaus*, elle a pris un sens diabolique. Cela a entraîné une transformation de son apparence : la petite bête blanche, douce, aux beaux yeux d'émeraude du *Perlesvaus*, est devenue dans le *Tristan en prose* une énorme et effroyable chimère à corps de léopard, cuisses et queue de lion, pieds de cerf, presque une Bête de l'Apocalypse³². Un beau désordre zoologique, dont la description devrait intéresser le romancier. Pourtant, il se contente de le suggérer par les adjectifs « diverse³³ » (à nulle autre pareille, hybride), « estraingne » (étrange), « miervilleuse » (prodigieuse), son principal intérêt résidant ailleurs : dans son désordre biologique :

Tant estoit estraingne de cors et de faiture, et non mie tant *defors* comme *dedens* son cors [...]. « Et se elle est miervilleuse *par defors*, encore est elle plus miervilleuse *par dedens*, car je puis oïr et connoistre tout apertement que elle a *dedens son cors* brakés tout vis qui glatissent³⁴ ».

Une anormale progéniture, car, comme Arthur le remarque, il est contraire aux lois de la nature que « nule creature terriene puisse metre sa vois fors tant que elle soit ou ventre de sa mere³⁵ ». Or il est un point sur lequel toutes les versions s'accordent : la mort monstrueuse qui attend cette *beste*.

La vérité de la Beste

Un jour, ces chiens jailliront d'elle en déchirant son ventre. Puis ils la dévoreront. Elle incarne donc la gestation du monstre, et représente la sœur d'Arthur, qui, au même instant, porte en elle Mordred (Francis Dubost l'a vu³⁶). Mais elle représente aussi Arthur, puisque, si les chiens tueront leur mère, c'est son père que Mordred tuera (Gilles Roussineau l'a compris³⁷). Nous pensons qu'on peut aller encore plus loin, et que l'écrivain s'est servi d'elle pour dire, en un raccourci génial, tous les désordres à la fois. « Dedens », c'est le résultat de l'inceste : la sœur enceinte du frère, le parricide en germe. « Defors », c'est l'inceste, dans ce qu'il a de plus choquant, d'indicible : les corps de la sœur et du frère unis dans l'étreinte et n'en formant plus qu'un, ce que l'auteur suggère, de façon euphémique, par le corps *hybride* de cette « beste », qui mélange et coud ensemble des animaux que la nature a voulu distincts³⁸.

Dernières énigmes, et ultime signification de la Beste

Pauvre « Beste » ! Elle peut bien fuir devant tous les chasseurs du monde, elle n'échappera pas à son véritable meurtrier, qui est en elle. Quant à Arthur, la fin de l'épisode le montre s'éloignant avec Merlin, suffisamment réconforté pour se colleter avec l'existence, mais

³² Pour l'histoire de la « Beste glatissant », voir Francis Dubost, *Aspects fantastiques de la littérature narrative médiévale (XII^e-XIII^e siècles)*. *L'Autre, l'ailleurs, l'Autrefois*, Paris, Honoré Champion, 1991 (II tomes), tome I, chap. 17, p. 500-524. Voir également Christine Ferlampin-Acher, *Fées, bestes et luitons. Croyances et merveilles*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2002, coll. « Traditions et croyances », p. 311-322 en particulier.

³³ *La Suite du Roman de Merlin*, éd. G. Roussineau cit. *sup.*, p. 3, § 5.

³⁴ *Ibid.*, p. 3-4, § 5-6. Nous soulignons.

³⁵ *Ibid.*, p. 14, § 17.

³⁶ *Aspects fantastiques de la littérature narrative médiévale*, éd. cit. *sup.*, tome I, p. 511.

³⁷ « La vérité de l'aventure est que la beste sera dévorée par ses petits, tout comme Arthur périra sous les coups de Mordret, qu'il a engendré », *La Suite du Roman de Merlin*, éd. G. Roussineau cit. *sup.*, « Notes », p. 640, note 17, 22.

³⁸ Dans deux *Continuations* tardives, c'est d'ailleurs la passion incestueuse d'une sœur pour son frère qui explique la naissance de la « Beste ». Voir F. Dubost, *op. cit. sup.*, tome I, p. 512-516, et Ch. Ferlampin-Acher, *op. cit. sup.*, p. 318-319.

sans savoir qu'il a croisé son, ou plutôt ses doubles (la Bête et son chasseur, Pellinor³⁹). Et sans être guéri. Merlin l'a juste arraché à ses angoisses en l'écartant de cette lugubre fontaine.

Car elle est lugubre. Nulle mention de verdure, de chants d'oiseaux, d'eaux vives. Rien de ce qui en ferait un *locus amoenus*⁴⁰. D'ailleurs, même épuisé, hors d'haleine, tout « tressuans⁴¹ » (en sueur), jamais Arthur n'est penché sur elle, ne fût-ce que pour y boire. Pellinor non plus. Curieusement, seule la *beste*, dont nous avons vu ce qu'elle représentait, y a semblé dans son élément. Elle s'y est plongée avec volupté, s'y est désaltérée...

Quelle obsession a immobilisé le roi près de cette fontaine ? Celle de son cauchemar. Pourquoi en a-t-il fait un ? N'aurait-il pas dû être heureux, ayant obtenu ce qu'il voulait de la femme qu'il désirait ? Or il a rêvé qu'on le tuait. Se serait-il senti coupable ? Mais de quoi ? Il ne pouvait pas savoir qu'il avait commis un inceste avec sa sœur, même s'il savait qu'il avait commis un adultère. Un péché grave, surtout pour un roi. Mais au point de mériter la mort, et de justifier l'anéantissement de tout son royaume ?

À ces questions, Merlin n'apporte aucune réponse. Le narrateur non plus. Mais il fournit une piste, par l'intermédiaire de la *beste* : ce qui est à l'intérieur (*dedens*), et ne se voit pas, est plus *important* que ce qui est à l'extérieur (*defors*), et qu'on voit. Si cette *beste* est aussi, comme nous le pensons, une métaphore du livre, il nous invite par ce biais à interroger les blancs du texte, ses silences, son non-dit.

Et donc à revenir sur l'elliptique scène initiale.

IV. Le fauteur du Chaos : le Diable, *alias* l'Inconscient

Comment expliquer que, de toutes les beautés nécessairement présentes à la cour d'Arthur, seule l'ait attiré celle qui lui était interdite ? Par le Diable, bien sûr, non nommé car innommable. C'est lui le vrai fauteur du Chaos. Mais encore faut-il comprendre ce que ce mot recouvre pour un romancier du XIII^e siècle. Le Diable n'est plus vu comme un principe de désordre *extérieur* à l'homme, mais comme une force de chaos tapie *en lui*, asociale, amoral, affamée de puissance et de jouissance, et s'efforçant par tous les moyens, dont la ruse, de l'amener à faire ce qu'elle veut (et que l'homme ne ferait pas, s'il en était conscient⁴²).

Dimension métaphysique à part, c'est ce qu'en termes psychanalytiques on appelle l'Inconscient (et même, plus précisément, le « Ça »).

Reposons donc la question un peu différemment.

Qu'avait-elle donc, cette femme, pour qu'inconsciemment cet adolescent, arraché à sa mère dès sa naissance et placé dans une autre famille, adopté (par intérêt, pas par amour⁴³), souffrant de ne pas connaître ses vrais parents, la trouve fascinante ? Et qu'avait-il, lui, pour l'attirer, elle ? Car rien n'indique que, pour parvenir à ses fins, Arthur ait eu recours à la

³⁹ Voir l'excellente (et audacieuse) analyse de F. Dubost (*op. cit. sup.* tome I, p. 512).

⁴⁰ Qu'on la compare à cette autre fontaine, tirée du même roman : « une grant fontainne toute aornee d'arbres, si couroit l'iaue de bien haut », *La Suite du Roman de Merlin*, éd. G. Roussineau *cit. sup.*, p. 382, § 436.

⁴¹ *Ibid.*, p. 3, § 5.

⁴² Ch. Ferlampin-Acher parle d'une « intériorisation du diable et des monstres, qui ne sont plus l'Autre, mais qui se nichent en chaque homme, tenté, séduit, attiré, pécheur. Le désordre n'est plus au cœur du monde, mais de l'homme » (*op. cit. sup.*, p. 296).

⁴³ Pour convaincre *Antor* de sevrer son propre fils, *Keu*, au profit d'un enfant inconnu qui lui serait apporté, le roi Uterpandragon l'a couvert de présents : « Lors li donna li rois si biau don qu'il s'en esbaï trestouz » (*Merlin, Roman du XIII^e siècle*, éd. Alexandre Micha, Genève, Droz, 2000, p. 250, § 74). Il lui en a promis bien davantage encore, comme nous l'apprenons dans un dialogue entre *Antor* et sa femme : « il nos a tant doné et tant fait et tant promet a faire que il covient que nos faciens son plaisir et sa volenté. Et je voil outretement que vos le me creantoz » (*ibid.*). Celle-ci n'a pas d'autre choix que de lui obéir.

tromperie⁴⁴. L'attraction a été réciproque. Peut-être présentaient-ils entre eux des traits de ressemblance ? (ce serait normal entre frère et sœur). Ils les auront, confusément, perçus. Surtout, c'était une femme mariée, plus âgée que lui, mais encore jeune⁴⁵, radieusement belle. Et une *mère* idéale, adorant ses quatre garçons au point de ne pouvoir se séparer d'eux, fût-ce pour se rendre à la cour, le plus grand n'ayant même pas sept ans d'écart avec Arthur...

C'est bien une pulsion incestueuse qui les a poussés l'un vers l'autre, mais une pulsion *œdipienne*. D'où le sentiment de culpabilité du roi, son cauchemar, son incapacité à l'oublier, d'où ses ruminations à côté d'une fontaine sinistre dans laquelle il ne plonge jamais son regard. Traduisons l'image : sa pensée tourne en rond, mais il refuse de se livrer à une introspection, ayant peur d'avoir couché avec sa mère.

Ce n'était pas sa mère, c'était sa sœur. Le Diable a dû bien rire⁴⁶.

Pour dire le désordre initial, fondamental, l'inceste d'Arthur, cause de sa mort et de la destruction de son royaume, l'auteur a multiplié les techniques. Des plus classiques (ellipse, style biblique, cauchemar allégorique, prophète interprétant les songes) aux plus novatrices. Il reprend les créations de ses devanciers, opère de subtiles modifications, nous invite à infléchir notre lecture dans un certain sens. Telle la méditation près d'une fontaine, et, surtout, la « Beste glatissant ».

Mais, l'inceste commis, les horreurs ne cessent pas, au contraire ! Tout lecteur découvrant ce roman est frappé par le caractère suspect, sinon malsain, qu'y revêtent les rapports entre consanguins. Ce sont qu'histoires de haines inexpiables entre frères et sœurs, frères et frères. Ou des « mescheances » (malchances - un mot capital de l'œuvre), aux tragiques conséquences. Ici, un bébé est grièvement blessé — pourtant sa propre mère le tenait dans ses bras au moment de *l'accident*⁴⁷. Là, un père laisse mourir sa fille — il ne savait pas que c'était sa fille. Ou bien deux frères, qui s'adorent, s'entretuent — faute de s'être reconnus.

Nous croyons que l'auteur a pris prétexte de l'histoire arthurienne pour s'essayer à écrire le désordre monstrueux introduit dans le monde par un principe de chaos qu'à son époque on appelle le Diable, et que nous appelons l'Inconscient. Pour voir comment le Diable procède, il faut suivre le conseil que l'écrivain nous donne par l'intermédiaire de la *Beste*, véritable clé du livre : s'intéresser au « dedens », compléter les manques, s'interroger sur les absences, combler les trous dans la chronologie ou la psychologie.

La *Suite-Huth* est une œuvre difficile. Non seulement elle requiert du lecteur une véritable érudition en matière de littérature arthurienne, mais surtout elle exige de lui sa participation active. C'est à lui, non d'écrire, mais de lire le désordre le plus monstrueux : celui qui est caché entre les lignes. Voilà pourquoi, si ancienne qu'elle soit, elle reste si moderne.

⁴⁴ Contrairement à ce qui se passe dans la *Suite rivale*, dite *Suite historique du Roman de Merlin*, où il s'arrange, à la faveur de l'obscurité, pour qu'elle le prenne pour son mari.

⁴⁵ En imaginant qu'elle ait eu son premier enfant à quinze ans, elle en aurait vingt-cinq lors de sa rencontre avec Arthur.

⁴⁶ Et rire d'autant plus que, si étrange que cela nous paraisse maintenant, un inceste frère-sœur, issus du même père et de la même mère, est alors tenu pour bien plus abominable qu'un inceste mère-fils.

⁴⁷ Le bébé n'est autre que *Mordred*. Pour l'analyse de ce qui est, évidemment, un superbe *acte manqué*, voir notre article : « La bataille de Salesbieres n'aura pas lieu, ou Mordred sauvé des eaux, dans la *Suite Huth* du *Roman de Merlin*, 1235-1240 ? », *La Bible et la guerre, la non-violence*, Jean-Marie Marconot et Bernard Tabuce (dir.), Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2011, coll. « Histoire et sociétés », p. 207-225.